

---

## "Ces gens-là ne sont pas comme nous..."

---

Régine Dhoquois-Cohen

Afif débarqua à Paris en provenance de Stockholm à 10 h du matin. Il était fatigué. Il venait de participer en tant que membre de la délégation palestinienne à une semaine de négociations, grotesques à Montréal, avec des Israéliens, qui refusaient de faire un pas sur les problèmes de l'eau en Palestine; puis il avait passé deux jours en Suède à traîner de meeting en meeting et à jouer son rôle "d'interlocuteur palestinien privilégié de la communauté juive."

Il sentit une nouvelle douleur dans son dos. Il ne rajeunissait pas. Il faisait chaud dans cette ville. Il espérait que quelqu'un l'attendrait à l'aéroport. Tout cela avait été très mal organisé. Il devait parler encore et toujours de la paix, entre Israéliens et Palestiniens, mais il n'avait aucune indication ni sur ses interlocuteurs, ni sur le lieu ni même sur le thème exact de cette rencontre.

Tout en cherchant un visage connu ou une pancarte portant son nom, il évoquait confusément toutes ces réunions, des centaines peut-être, depuis plus de vingt ans, au cours desquelles il avait tenté d'apporter une parole de paix, de participer à un dialogue avec ses voisins israéliens ou avec des juifs de la diaspora.

Il s'était fait beaucoup d'ennemis, de tous les côtés. Certains de ses vieux amis ne lui adressaient plus la parole et l'on disait même que sa vie était menacée. Il n'y prêtait même plus attention. Il faisait ce qu'il estimait devoir faire, depuis toujours. L'un de ses amis, Mahmoud, qui vivait retiré aux Erats-Umis, lui avait conseillé d'abandonner ce combat épuisant et de passer le flambeau à de plus jeunes que lui. Cet ami était un sage, Afif se considérait comme un juste. Le Juste parle tant qu'il peut parler. Mahmoud, le sage s'était réfugié dans l'écriture et avait laissé à Afif et à quelques autres, le soin de continuer, sans lui, des luttes que son pessimisme foncier estimait perdues sur le fond.

---

Été 1996

Afif s'arrêta, scruta les visages des gens qui attendaient des passagers et tenaient devant eux des papiers griffonnés à la hâte. Mais il ne vit aucun signe à son intention. Il alla regarder le panneau d'affichage des messages. Là encore, rien. Il fut pris d'une sorte de désespoir, absurde à son âge, surtout, après tout ce qu'il avait vécu.

Il regarda les horaires des avions pour Tel Aviv et serait sans doute reparti s'il n'avait pas eu cinq heures d'attente dans cet aéroport.

Il fut pris d'une colère froide. Il faisait l'honneur à ces juifs de venir participer à une réunion, manifestement mal organisée, sur l'avenir des Accords d'Oslo et on le traitait comme un domestique. Quelle arrogance! Pourquoi se battait-il pour la paix avec des gens aussi grossiers? Il aurait été si simple de tenir un discours extrême, de refuser le dialogue, de cesser d'établir des contacts avec des juifs ou des Israéliens qui n'en avaient eue.

Il était fait comme ça. Personne ne pourrait le changer à son âge. Il était profondément, intimement convaincu que seul le dialogue avec l'ennemi donnerait enfin une patrie aux Palestiniens. Et puis à force de côtoyer les juifs, il avait fini par en apprécier certains, ceux avec qui il travaillait, ceux qui se battaient jour et nuit pour les droits de l'Homme et même certains ennemis politiques dont il appréciait parfois le pragmatisme. Heureusement, il avait noté sur un bout de papier le nom et l'adresse de son hôtel. Il le retrouva plié en quatre dans l'une de ses poches et attendit un taxi dans la chaleur moite de ce mois de juin.

Le chauffeur de taxi était un gros type moustachu et désagréable. Il ne lui adressa la parole que pour lui demander d'où il venait. Il répondit Tel Aviv, pour voir, et l'effet escompté se produisit. Le chauffeur devait détester autant les Juifs que les Arabes. Il fit une espèce de grimace et ne dit plus un mot jusqu'à l'arrivée à l'hôtel.

Afif eut tout le temps de méditer sur ce destin croisé des Arabes et des juifs, sur la haine qu'ils se portaient, et sur celle qu'ils suscitaient chez nombre de gens. Il avait renoncé à comprendre tout cela depuis longtemps mais une sorte de similitude dans le destin des juifs et des Palestiniens était sûrement l'une des raisons de sa lutte, cette lutte qu'il avait tant de mal à expliquer quand il revenait dans son village occupé par Israël depuis 1967.

Quand il découvrit sa chambre, il ne put réprimer une autre déception. Elle était minuscule, sous les toits, trop chaude. Elle aurait sans doute convenu à un jeune scandinave en vacances mais pas à un vieux cheval de retour comme lui, dont le seul plaisir, depuis quelques années, au cours de ces interminables voyages était le luxe de certaines chambres d'hôtel. Il adorait notamment les frigidaires remplis de petites bouteilles qu'il pouvait siroter pendant ses longues soirées solitaires. Ici rien. Mais qui étaient donc ces êtres vulgaires qui l'avaient invité? Il détesta quelques instants son ami israélien qui l'avait entraîné dans cette galère. Il ouvrit la fenêtre et fut agressé par un tel bruit et une telle chaleur qu'il eut la vague impression de connaître l'enfer.

Il descendit rapidement, trouva à la réception un mot laconique d'une certaine Michèle, lui disant que quelqu'un allait venir le prendre en début d'après-midi et qu'il veuille bien les excuser de ne pas être venus le

chercher à l'aéroport... un problème de voiture au dernier moment. "Saloperie de juifs", murmura-t-il entre ses dents. Il avait coutume de se dire à lui-même ce genre de stupidités, juste pour exorciser un embryon de haine, qui ne demandait parfois qu'à jaillir, et dont il avait horreur.

Il sourit et décida de leur jouer un tour. Il ne laissa aucun message et sortit pour aller déjeuner dans cette ville où il était venu si souvent sans jamais avoir le temps d'en visiter les musées. Il avait décidé de rester absent le plus longtemps possible pour qu'ils soient morts d'inquiétude à l'idée de l'échec de leur meeting!

Assis à une terrasse de café, il se demanda s'il était antisémite. Il fut incapable de se donner une réponse. Ce qu'il savait c'est que dans certaines situations, il fallait qu'il rappelle toutes ses valeurs de tolérance à la rescousse pour ne pas le devenir.

Mais les Parisiennes étaient jolies, sa salade était bien assaisonnée, le café délicieux. Il garda soigneusement l'addition pour ses hôtes, se promena autour de la fameuse pyramide du Louvre, pensa à son ami qui voulait qu'il devint enfin sage, se donna encore quelques années d'activité et après deux bonnes heures, regagna son hôtel.

Il l'aperçut de loin. Elle disparaissait littéralement sous une masse de cheveux très frisés. Elle était petite, un peu boulotte et surtout elle avait l'air si angoissé que ça ne pouvait être qu'elle. Elle était devant l'hôtel et regardait de tous côtés, avec une sorte de frénésie.

Il s'approcha d'elle et lui demanda si elle, était bien Michèle. Elle poussa un énorme soupir et commença presque à crier tant elle était énervée. Elle lui tint un discours décousu où il était question d'un interview dans une quelconque radio juive, où on l'avait attendu, de la rencontre de ce soir, de l'aéroport... Elle avait l'air si exaspéré, si manifestement à bout de nerfs qu'il eut presque envie de la consoler. Mais après tout, tous ces juifs angoissés l'énervaient. Ils donnaient toujours l'impression qu'ils étaient, quoiqu'il arrive, plus malheureux que tout le monde!

Il émit quelques sons bourrus, et méchamment, lui asséna que sa chambre d'hôtel était minable mais que ce n'était pas grave puisqu'il avait décidé de repartir dès le lendemain.

Elle devint grise. Elle lui dit qu'ils avaient prévu tout un programme pour le lendemain, une rencontre avec la presse, avec d'autres membres de la communauté. Elle prononça ce mot avec une expression particulière, comme pénétrée de son importance et de sa mission.

Il eut vraiment pitié d'elle et se dit que ces fichus juifs avaient réussi leur coup avec lui. Le sort désastreux des Palestiniens ne serait jamais rien comparé à la déception de quelques juifs parisiens dérangés dans leurs occupations importantes pour rien.

C'est donc avec docilité qu'il la suivit. Il n'osa même pas lui demander quelques minutes pour se changer, tant elle avait l'air soucieuse. Ils prirent un taxi, et pendant tout le trajet, elle continua son discours décousu, dans un anglais approximatif, en regardant constamment sa montre.

Afif pensa à son village, à ses cousins qui vivaient dispersés, un peu

partout au Moyen-Orient, à cette catastrophe qui s'était abattue sur eux tous en 1948.

Mais rien n'y fit. L'angoisse de sa compagne était plus forte que tout.

Ils arrivèrent dans une salle sinistre, déjà pleine de juifs. Il savait reconnaître immédiatement les juifs de gauche. Ils avaient l'air triste, comme accablés par une peine indicible. Ils étaient en général plutôt âgés, plutôt ashkenazes. Il y avait là une soixantaine de personnes, assises en rond, sur des chaises inconfortables. Il reconnut quelques personnalités de la fameuse *communauté*, qui se tenaient au fond de la salle.

Son accompagnatrice s'écroula, épuisée, et commença à raconter à une autre femme, grande et maigre, très préoccupée elle aussi, son après-midi d'enfer. Du moins, c'est ce qu'il supposa.

On l'assit à la tribune et on lui demanda s'il voulait bien parler en hébreu parce que c'était plus facile pour le traducteur. Quel toupet avaient ces gens! Mais il était trop fatigué et il accepta et après tout, son combat était aussi linguistique. S'il voulait que les Israéliens parlent l'arabe, il lui fallait parler l'hébreu.

Il parlait comme dans un rêve. Il répétait pour la énième fois le même discours, il en avait presque la nausée. Comme d'habitude on lui demanda comment il comptait faire pour que la sécurité des Israéliens ne soit pas menacée. Au début, cette question l'avait révolté, mais il s'y était habitué. Il répondit posément qu'il n'était pas en son pouvoir d'arrêter les kamikazes et qu'il était également préoccupé par la sécurité des Palestiniens, ce qui eut l'air d'agacer ses auditeurs.

Pendant qu'un vieux monsieur racontait sa vie, il se demanda ce qu'auraient pensé les gens de son village s'ils l'avaient vu dans cette situation? Il n'eut pas de réponse à cette question. Il vit le numéro tatoué sur le bras du vieux monsieur et il se dit qu'il fallait à cet homme beaucoup de courage, malgré tout, pour passer par dessus sa peur et défendre une paix dont il savait qu'elle pourrait être dangereuse pour les Israéliens.

Il regarda les autres personnes à la tribune. Ils avaient l'air si fatigués, mais contents, comme après une course à pied. Il imagina l'énerverment, l'agitation, qui avaient dû précéder cette petite réunion. Il vit, dans certains yeux, une sorte de triomphe mais il ne sut pas si cette lueur était due à l'espoir d'une paix, ou simplement à la réussite de la réunion.

Puis tout à coup, ce fut terminé. On le remercia. Il salua un ami israélien qui le regardait d'un air goguenard.

Un homme gros et qui lui parut prétentieux s'était frayé un chemin jusqu'à lui. Il lui dit qu'il était l'organisateur de cette soirée comme s'il attendait d'être félicité, lui demanda ses factures, lui donna un paquet d'argent liquide, qu'il fourra dans sa poche. Il en profita pour lui répéter que sa chambre était petite, juste pour voir ce qui allait se passer, et puis aussi parce qu'elle était vraiment petite. La femme maigre qui le suivait prit un air exaspéré. L'homme se tourna vers elle et il entendit distinctement sa phrase en français: "*On en reparlera plus tard, tu sais bien que ces gens-là ne sont pas comme nous. Pour eux, tout est dans l'apparence.*"

Il eut envie de rire ou de pleurer. Il eut surtout envie de retrouver la solitude de sa petite chambre et de téléphoner chez lui, si les lignes n'étaient pas coupées avec Jérusalem-Est, pour savoir comment allaient ses enfants. Mais l'homme avait quelque chose de manifestement important à lui dire. Afif regarda sa montre, dit qu'il avait peu de temps et lui demanda d'être concis.

L'homme se rengorga et lui asséna cette phrase définitive:

"J'ai le projet d'organiser l'année prochaine, un colloque international sur le Moyen-Orient. C'est un très gros projet... Le Quai d'Orsay, le Premier ministre, l'Union européenne... seront impliqués. C'est beaucoup de travail. Vous avez peut-être des amis bien placés qui peuvent m'aider?"

Pendant quelques instants, Afif sut que la haine en lui était bien là.

Régine Dhoquois-Coheu

5 Août 1995